

PREIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENTALE
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

En préparation :

ABEL et JEAN LURKIN : Mémoires de deux ânes (*impressions de journalistes en Belgique*); un volume.

Contes du Terroir; un volume.

Dans les recoins des petits bars (*essai de psychologie rurale*); une plaquette.

Les expériences de Monsieur Rutte; une plaquette.

LES
RONCES DE FER

Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.

ÉDITIONS DE
LA RENAISSANCE D'OCCIDENT
BRUXELLES.

LES RONCES DE FER

PETITS MÉMOIRES

D'UN PRISONNIER DE GUERRE

Il y a dans ces pages de la vérité, de la haine et de la raillerie. Les mots sont tombés un à un, mois par mois, année par année. Des pierres dans un puits sombre. Je n'entendais pas le bruit de leur chute. Ce sont les étapes, les époques de la vie du prisonnier de guerre, les quatre feuilles de la ronce. Telles elles furent arrachées au destin, telles elles furent notées, au jour le jour. Je n'y ai plus rien changé.

C'est une marqueterie d'impressions : chacune est spéciale, réelle. Elles n'ont pas d'unité de ton. C'est ce qui manque à ce livre parce que cela manquait à notre vie et qu'il en est une fidèle image. Certaines grimacent, d'autres sourient d'un triste sourire en coin : parfois il faut savoir marcher avec une épine dans le pied en bombant le torse et en effaçant les épaules.

L'époque est close. Je ne l'ouvrirai plus. J'ai retourné le tableau du côté du mur : sur le dos, jaunit un vieux journal collé à l'envers.

Ai-je été dupe ? Peut-être. Pourtant, j'étais parti sans humeur, avec sérénité. Mais c'était un réflexe. Car je ne crois pas qu'une idée de Devoir s'associait aux actes commis. Je suis de ceux qui prétendent qu'il y a autre chose que l'argent, le boire et le sommeil. Il y a la grâce des mots, la finesse des rapports sociaux, la beauté des femmes, la couleur du ciel, la course lente des rivières, la tendresse bête d'une chanson, l'âme de toutes ces choses que je sens mienne, mêlée à moi jusqu'au tombeau. C'est cela qui eût été sali, perdu. Une vie, vécue dans l'haleine teutonne, se fripe et s'empoisonne et pour vivre l'on perdrait ce qui est la raison même de la vie.

Je sentis menacé, attaqué, ce à quoi j'étais lié par la trame même de mes jours. Et j'aimais mon pays. C'est celui des Franchimontois et du Sanglier des Ardennes. C'est aussi celui des soldats de l'Empire et je sais que le Chaperon rouge y a passé et que Cendrillon y vécut.

Il m'a pétri, j'ai le cœur plein de ses images. J'aime ce pays roman discret et franc, ce pays de Liège vibrant et cordial. Il plaît aux yeux, il est bonhomme et digne. Les hommes y sont simples, diserts, doux et rudes à la fois. La nature y est fraîche et brusque comme une paysanne; elle est gaillarde, avenante et robuste cette marche de Belgique sur laquelle a buté le colosse germain.

Quelle sève puissante l'on sent courir à fleur de cette terre tourmentée ! Quelle ardeur sous la froideur apparente ! Quelle verdure chez ces êtres plantés sur ce sol compact et dans leur vie féconde, particulariste et mul-

tiple ! C'est sur ce terreau que fleurit l'âme même du pays. Elle s'épanouit avec une grâce forte et sûre dans les traditions locales, dans l'histoire locale et le coloris pittoresque de ces régions wallonnes à l'odeur de légumes et de fruits savoureux, au relent âcre d'usines et de houilles.

Les années s'amassent, les générations défilent, mais leur cadre, les endroits où elles fleurissent demeurent; ils subsistent, immuables, et nous façonnent au pli de leur vigueur. L'air lui-même est nôtre, caressant et tiède, chargé des mille pensées d'autrefois, de vieux refrains, de bribes de chansons murmurées au bord des berceaux par des voix maternelles.

Et c'est pour qu'il ne se glace pas que des hommes se sont levés et sont partis, pour que rien ne gâte notre décor, pour que nous restions chez nous, sans intrus. Et aussi pour des vers qui s'effilent dans les mémoires et reflètent l'âme de la race, pour un châte à fleurs dans un vieux tiroir qui sent les épices, pour un verre de cristal où tremble du beau vin pourpre, pour des souvenirs qui nous font une propriété, un patrimoine et ne peuvent vivre d'une autre vie.

Voici les peines, les souffrances, les misères et les joies piteuses de ceux qui sont restés en route. Esquilles de l'histoire. Quoi qu'on en ait dit, s'il n'y a pas de mérite à les avoir recueillies, il y en a un à les avoir supportées.

— 8 —

Au fort d'X, près Liège, août 1914.

I

Une chaleur dense pèse sur les choses. Juché sur un escabeau, j'ouvre la fenêtre de la chambre. Par delà le fossé deux rayons de lumière trouble jaillissent des meurtrières du corps de garde et viennent se briser en auréoles indécises sur la blancheur du mur d'escarpe. Derrière la grille, la rampe d'accès monte dans la nuit, caillouteuse et tachée d'ombres immobiles. Une montre grignote à mon poignet qui marque une heure matinale. Pénétré du silence étouffant, je reste accroché aux barreaux de la fenêtre, penché sur l'ombre.

Un bruit d'acier heurté grince au corps de garde et un juron est mâché, mollement. Des souliers cloutés piétinent les planches du lit de camp, glissent en raclant le ciment d'un couloir. Le pont résonne sourdement. Quatre hommes, l'arme sur l'épaule, passent dans les faisceaux de lumière qui giclent des lucarnes, traversent les fossés et s'engloutissent dans les ténèbres de la porte. Une clef cogne le fer, une porte s'ouvre avec une plainte rouillée. Les pas meurent dans le long corridor. Le brigadier de garde relève les sentinelles.

Le silence retombe, troué de minute en minute par le glapissement d'un roquet fiévreux qui jappe à la lune, aigrement. Je goûte la saveur inquiétante de cette nuit. De courts souffles d'un vent qui sent le fruit parfument

— 9 —

la bouche, la nature n'est apaisée qu'à demi. Quelque chose d'indéfinissable flotte.

Tout-à-coup, une rumeur naît, grandit, s'amplifie en une sorte de murmure lointain pour se briser en cris isolés et perçants. La sonnerie d'un téléphone fait méchamment vibrer son tintement fêlé. D'une voix qu'étranglent le sommeil et la crainte, le chef de poste crie :

--- « Allo !... bureau de place... ici fort d'X... bien, mon capitaine ».

C'est tout. On n'entend rien de plus. Brusquement des clochers d'alentour, tombe la cadence d'un tocsin lent, lugubre; le son grave et sévère du bronze imite la plainte d'une bête blessée.

Un trompette surgit dans le fossé, assure l'embouchure de son instrument. Trépidantes, essouffées, hachées, les premières notes de l'« Alarme » strident dans la nuit. Le pinçon d'une angoisse curieuse au cœur, nous ouvrons des yeux troubles qui s'interrogent. Balbutiées, des exclamations se croisent, des questions fusent.

Sur une capote fripée, emmanchée à la hâte, nous agrafons un ceinturon agrémenté d'accessoires. Des portes claquent au long des couloirs illuminés, des commandements cinglent. Le fusil arraché au râtelier d'armes, on court ajouter son unité au rang sinueux et silencieux formé face au mur de contrescarpe.

Les fossés emplis d'ombre épaisse où crève en fulgurant l'œil de bœuf des caponnières rutilantes de lumière électrique, estompent dans la nuit une perspec-

tive rigide. Sur nos têtes, un ciel indigo pailleté d'étoiles tend son velum de soie bleue à boutons d'or. Pas lents, tête baissée, sourcils froncés sous le képi rabattu, le commandant du fort se promène devant les sections que des sous-officiers affairés rassemblent en jurant. Croisées derrière le dos, ses mains s'agitent, nerveuses, convulsives. Parfois, le manteau s'ouvre et la garde d'une épée luit, éclair incertain.

Vibration par vibration, le son des cloches s'éteint, plaintif, funèbre.

--- « Mes amis, la mobilisation générale est décrétée ! Le pays aura besoin de nous, sans doute à cette heure l'ennemi franchit-il la frontière.... »

Il poursuit. Sa voix cherche à se poser; elle sonne mal. Elle ne trouve pas le timbre dur, net, métallique qui frappe juste et fort. Elle traîne, s'embarrasse et les mots tombent autour de lui comme des chiffons mous.

Derrière le port qu'il cherche imposant, derrière l'attitude qu'on devine feinte, au bout des phrases sommeillantes se pressent la crainte qu'on n'avoue pas et qui paralyse, l'effroi qu'on étouffe et qui hallucine, le sentiment des responsabilités lourdes qu'on voudrait décharger.

La guerre ! Ils n'y ont jamais cru ceux-là qui sont nos chefs aujourd'hui. Ils ne l'imaginaient point. La Belgique est neutre, disaient-ils. Et ils reposaient dans une apathique sécurité. Mais voilà qu'un cliron rauque retentit là-bas, au pays des bières indigestes et qu'accourt

une occasion d'exercer, intégralement, le métier choisi. Voici l'heure des réalisations. Voici l'instant d'atteindre glorieusement, magnifiquement, l'idéal de sa carrière, l'idéal du soldat. Hélas ! ils étaient militaires, ils n'étaient point soldats. A l'instant de la consécration, du couronnement, ils s'interrogent. Il leur manque la solidarité, il leur manque la confiance, il leur manque la foi. Ce sont des fonctionnaires agités qui tirent l'épée des batailles, sans conviction, sans que l'énergie muette du sacrifice sanctifie leur âme. Nous aurions su obéir, mais ils ne savaient pas encore commander.

Un peu pâle, décontenancé, le commandant tâte le sabre qui pend à sa hanche, et regarde de côté, pensivement. Je revis l'indécision cruelle de ces minutes où l'on ne savait pas. Nous nous taisions, immobiles, écoutant des voix parler en nous.

Des hommes passèrent silencieusement, distribuant des cartouches.

Blafardes, des lueurs laiteuses filtrèrent dans la nuit. Le petit jour....

--- « A vos postes ! » brailla un adjudant.

II

Nous sommes un peu désappointés. A part la mobilisation générale, l'arrivée en paquets de réservistes ahuris, l'inédit nous épargne. D'aucuns se reprennent à espérer. A se dire que rien d'irréparable n'est consommé ils se rebâtissent une tranquillité à l'abri de laquelle il

leur est permis d'envisager l'avenir, avec l'inaltérable bonne humeur du troupier.

Malgré tout, les faits et les choses se colorent, s'impreignent de vigueur. Nous trouvons aux minuscules incidents qui émaillent d'inattendu le tran tran des préparatifs un goût particulier, âcre et fort. La corvée ridicule prend une saveur d'imprévu, acquiert un piment d'étrangeté. Tout tourne à l'évènement. Les heures sont brèves. On vit mieux. Le cœur bat plus vite. Les sens aiguisés, l'esprit en éveil, les nerfs tendus, nous frémissons au choc d'une impression, au heurt d'un mot.

Optique spéciale. Jours uniques, frappés d'inoubliable, empruntant à la gravité du moment et au tragique futur, un caractère, une originalité, les images créées au cours de vos minutes misérables se sont impitoyablement gravées en nos mémoires, Elles s'évoquent précises comme des clichés photographiques avec leurs détails oiseux ou palpitants. Si nous ne nous battons pas, au moins retiendrons nous les à-côtés du tohu-bohu parce que vécus dans l'indécision et l'inconnu fiévreux; parce que nous aurons humé le goût sévère du danger, qui planait, vague, incertain.

Sur la route qui lace son ruban gris aux haies blanches, aux prairies courtes, aux mamelons pelés, jonchés de détritrus houillers, la petite troupe des téléphonistes se meut habilement parmi des boules de poussière. Elle déplace une bobine cahotante et rétive qui déroule un fil goudronné. Dissimulé au creux des sillons, accroché

aux arbres, enfoui au fond de cassis remblayés de pierres, le fil escalade, serpente. Ces travaux nous semblent puérils. Nous rions avec les paysans rencontrés en chemin. Pourtant c'est par là, c'est par ce fil poissé de suif que viendra demain, rapide, décisif, l'ordre de tuer. Et les postes d'observateurs et les postes de guetteurs se lient au fort par les minces réseaux invisibles.

Dans la plaine colorée, baignée de soleil, un cube de briques cuit dans la lumière. C'est un café solitaire et tiède, nous entrons. Nos souliers blancs secouent des ronds crayeux sur le parquet noir. Une odeur de résine et de bière picote les narines.

--- « Eh ! bien, ces manœuvres vont bientôt finir ? »

Devant les tables neuves de sapin frais, le patron sourit du haut d'un ventre important. Derrière lui, dans le bariolage d'affiches collées aux murailles une pancarte minuscule retient le regard et aiguille l'activité. Entre une dame impérieuse, au maillot écarlate, fièrement appuyée au guidon d'une bicyclette rayonnante, et une bouteille ventrue dont la cravate verte affirme autoritairement les mérites d'un amer, la petite note manuscrite détache sa blancheur. Les jambages inégaux et pâlis annoncent la gratuité des conversations téléphoniques; toutefois un post-scriptum déclare qu'il en coûte deux sous pour obtenir la clef de la cabine. Il n'en coûte rien aujourd'hui. Service de l'armée.

L'appareil se dissimule comme une araignée dans un angle de muraille.

--- C'est toi ?

--- Oui.

--- Tu vas bien ? Rien de neuf ?

--- Rien de neuf.

Nos voix sont pâles incolores, assourdies. Nous voudrions dire quelque chose, autre chose. Nous n'osons pas. Un long silence fuit pendant lequel sont sensées avoir été prononcées, les paroles graves qu'on échange aux heures sévères. Quelques recommandations banales, quelques plaisanteries. C'est tout.

Des mois passeront. Je les vivrai loin des miens, dans la solitude peuplée de l'exil. J'entendrai longtemps cette voix, dernier salut de la famille à celui qui partait. J'aimerai au fond de cette conversation légère, notre fermeté digne, notre acceptation calme du fatal. J'aimerai ce soin mis à éviter la sotte gravité des propos et la confiance réciproque qui nous pénétrait de la solidité de nos cœurs.

On part. On se rapproche du fort, bête massive et trapue, accroupie entre les talus herbeux. On commente l'isolement de l'ouvrage, sa puissance de monstre sommeillant à l'abri desquels la vie est assurée. Sur les glacis, des pelotons d'artilleurs enchevêtrent les fils de fer barbelés. La toile d'araignée géante tissée autour du bloc de béton semble avoir accroché de grosses mouches lentes, bourdonnantes.

Le soir descend. Un train hulule à la gare voisine et des groupes de réservistes s'essaient sur le chemin. Un

brouillard flou traîne là-bas vers la Meuse. Face au couchant des fenêtres s'illuminent l'une après l'autre parmi des villages lointains suspendus au flanc de collines schisteuses. Il fait tiède. Des houilleurs passent sur la route, noirs, harrassés. Un de ces italiens, curiosité locale qui, sur les places liégeoises vendent des glaces vanillées, arrête devant les baraquements une carriole fleurie d'arabesques. Le poney au poil rêche broute l'herbe rase du talus. Chenu, rouge, suant, le vieux patoise, en remplissant de crème jaune les petits cornets de pâte grise.

Les réquisitions sévissent. Des corvées dégringolent vers le fort, chargées d'objets variées : lampes, phares d'auto, vélocipèdes, charrettes à bras. Les hommes se félicitent, se congratulent. La réquisition est un motif, un argument, la terreur des populations, une garantie et une sûreté. La bride lâchée, le soldat pointe. Il donne libre cours à son instinct chapardeur.

La journée est bonne : les poches chargées de fruits, de volailles, de comestibles indéterminables, fantassins et canonniers clament énergiquement l'expression de leur satisfaction et l'intérêt qui s'attache aux temps présents. Le vent souffle par saccades. Le drapeau claque sur la coupole ronde du phare et tend ses couleurs trop crues sur le moutonnement gris perle du ciel.

Descendons dans le fort. Le grincement crispant des baïonnettes aiguisées à la meule scie le murmure des conversations, le tumulte des rentrées. Dans la chambre que parfume le savoureux arôme d'un lard frit et réqui-

sitionné, nous aplatissons nos paillasses, minces buvards imprégnés de l'humidité du sol. Des souffles rauques ou silencieux chassent en tourbillons la poussière du parquet. Elle monte en minces fumées, bizarrement éclairées par la flamme pourpre d'une lampe suintante qui brasille, renaît, se tord, et finit par s'éteindre avec des pétilllements. Et c'est le sommeil, un sommeil frais que ride à peine le cinéma tressautant des appréhensions, de l'attente.

III

La compagnie d'infanterie adjointe à la garnison s'occupe à faucher les haies qui coupent en tranches inégales les prairies voisines du fort. A quelques uns, nous examinons ces travaux non sans goûter le secret plaisir du paresseux que satisfait et que stimule inutilement le spectacle de l'effort d'autrui. Les cognées et les faucilles s'acharnent sur les pieds tortus des épines vertes. Hachées au ras du sol, elles s'obstinent encore, restent debout, liées à leurs sœurs par le lacin des scions griffus. Tas de feuilles étroites d'où jaillit en cinglant la rugosité des rameaux pointus ou noueux, les morceaux de haies s'empilent en bouquets sombres auprès de la trace blanche que laisse à l'herbe grasse la suite régulière des souchettes gluantes de sève. Des officiers surveillent de loin et de haut, gourmés, paradeurs et froids.

Une foule muette stationne devant les baraque-

ments. Femmes, cyclistes, villageois, urbains et ruraux appâtés par la légitime curiosité qu'éveille en eux le désir de vérifier les besognes défensives, circulent, contemplent, chuchoteurs et encourageants. Propriétaires prudents, ils sont venus caresser les chiens qu'on va lancer tout-à-l'heure sur l'escarpe.

Des parents graves parlent à des soldats facétieux. Une femme seule, laide et terne, le visage fermé, les yeux perdus, va et vient, multiplie les cent pas, énigmatique; maintenant je sais qu'elle était envoyée pour symboliser le futur.

Lamentables, uniformes, les beuglements des bestiaux réquisitionnés montent de la vallée, sans la trêve d'un arrêt. Ils trouent le crépuscule d'un long rauquement douloureux. Parquées en pâturages clos, à l'intérieur du cercle des forts, les bêtes dépaysées beuglent sans répit. Les mugissements se poursuivent, appels à l'inconnu, obscure souffrance, intuition vague de l'effrayant, du redoutable.

--- « Allez ! Allez ! clame une voix sèche, vous n'avez rien à faire ici. »

Un lieutenant sanglé tend le bras emphatiquement.

Débouchant du village, dans une pétarade de cylindres, une automobile surgit chamarrée d'uniformes, bruyante et majestueuse. Un instant elle fixe sur nous les verres épais de ses bésicles, puis vire et sans bruit, les gaz coupés, dévale, engloutie dans le chenal des haies noires encore debout. Deux ou trois fois on entend

bramer la trompe, plainte plus aigüe dans la longue plainte des bestiaux inquiets.

IV

Encore une alarme qui nous précipite dehors, arrachés aux morsures des pailles baveuses, bousculés et nerveux. Le petit jour perce à peine. Le bloc des hommes surpris s'allonge, hérissé d'armes, s'immobilise dans le fossé. Hachant le silence d'église d'un souffle court, irrégulier et sifflant, les machines trépident; leur râle halète par le pertuis d'un corridor.

Le dos tourné au mur de contrescarpe, le commandant toise le soldat et mordille sa moustache. Près de lui, un lieutenant pâle baille longuement, les yeux ensommeillés, les mains tourmentant l'encombrement des poches. Trois par trois, lointains et lents, tonnent des coups de canon. Surprise, émoi ! Les rangs flottent, s'incurvent, puis reprennent l'alignement, raides.

« L'ennemi a franchi la frontière... des patrouilles d'uhlans sont signalées à Spa ».

Gutturale et sombre, la voix blanche prêche la discipline. Sans conviction, elle interpelle le devoir. Les phrases sont gelées et nulle flamme intérieure ne fondra la glace; elles pourraient éclater en fanfares, elles se brisent, elles se ploient sans secousse. C'est de nous qu'il faut tirer la fermeté.

Il nous est difficile d'abord d'entendre tous les mur-

mures qui babillent au fond du chaos de nos âmes, de nos instincts. Nous raisonnons mal. Nous n'avons pas le temps d'éclaircir une situation nouvelle, d'en saisir les complications. Il entre en nous à la fois de la résignation, du flegme, du plaisir. L'intérêt qui s'affaiblissait en raison du connu, du prévu qui s'attache à la norme ressuscite, augmente et s'amplifie. Il est heureux, il est sage que se rompe la monotonie des fades exercices, la lente répétition des manœuvres.

L'annonce de la proximité de l'ennemi a précipité une sorte de vivacité joyeuse. La sensation du danger que nous goûterons jusqu'à la satiété, jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à la panique, nous est encore étrangère. Les réservistes qui débarquaient ahuris, effarés, estomaqués, que poursuivait et traquait la meute des sous-officiers criards et gesticulants ne sont point reconnaissables. Le flot grouillant et agité s'est apaisé, dirigé. Une sorte de confiance saine l'envahit. L'espoir que nous sommes en état d'accepter et de rendre les coups est un gage et une joie de plus. Personne n'est fâché d'arriver aujourd'hui à ces extrémités que l'on croyait lointaines, invraisemblables.

Nous brûlons nos vaisseaux, en l'espèce les mauvaises cabanes où logeait une partie de la garnison. Quelques bidons de pétrole, les flambées jaunes et blanches montent, fument, empestent, bientôt cendrées grises que disperse le vent, tout-à-l'heure plaie béante au sein des verdure chaudes.